

Zeitschrift: Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art
Band: 59 (1972)
Heft: 11: Kantinen - Restaurants - Hotels

Artikel: Die Rolle von Bürgerforen im demokratischen Planungsprozess am Beispiel des Münchner Forums
Autor: Assmann, Karl
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-45949>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cette théorie – l'individu est une réduction de la société. La forme élémentaire est impersonnelle. Sa vertu est unificatrice. L'artiste, l'architecte, est porteur d'une mission exaltante: par lui se fera la grande société de demain.

On pourrait observer que, pour une bonne part des Européens et des Américains de la fin des années vingt, la difficulté principale est alors de survivre. Le problème est essentiellement «alimentaire». Dans ces conditions, une très large couche de la population est en quelque sorte privée d'art. Or, l'artiste d'avant-garde tend à croire que son art est à la portée du «peuple». Le Grand magasin ne serait-il pas le canal de diffusion le plus efficace? Mais précisément, Kiesler ne voit pas que le Grand magasin est régi par une économie et une organisation qui lui interdiront de devenir ce spectacle permanent de qualité. Nous connaissons trop bien le magasin pour savoir qu'il peut, dans la meilleure hypothèse, afficher un simulacre de fête grâce au «display» des objets, des couleurs, des musiques, des lumières, etc. Kiesler fait du «display manager» une sorte de mécène, un seigneur de toutes les initiatives. Il faut bien reconnaître que ce personnage ne saurait se singulariser par son discernement et ses aptitudes à créer une culture. Tout au plus pourrait-il promouvoir certaines modes liées à diverses cultures. «Already in the second half of the eighteenth century the real arbiter of taste was no longer the designer or even the manufacturer, but the salesman, whose business it was both to sense every fluctuation in the public mood and, if possible, to anticipate change and to motivate fashion by ceaseless flow of novelties», observe Klingender²⁸. En outre, la sophistication des techniques de vente permet de multiplier les

pièges en jouant habilement des différences de statut, donnant à croire que la promotion sociale s'identifie à l'acquisition d'objets. Rappelons que pour Kiesler, la consommation de l'art moderne signifie la libération de l'individu. Or, la «société de consommation», telle qu'elle se précise vers le milieu des années cinquante montre au contraire que la consommation conduit souvent à l'aliénation, à la manipulation de l'individu.

Il se produit chez de nombreux architectes de l'entre-deux-guerres, dont Le Corbusier, cette même distorsion entre l'annonce de l'événement architectural et la réalité du projet construit. L'avant-garde ne tend-elle pas à valoriser le geste prémonitoire, à expliciter l'intention davantage que le processus de réalisation? Au contraire, la théorie et la critique architecturales contemporaines cherchent à actualiser l'événement à travers une ou plusieurs méthodes d'approche, généralement empruntées aux sciences humaines, économie politique, psychologie, histoire, sociologie, etc. On sait que les notions de transformation, d'obsolescence, d'appropriation de l'objet construit sont attentivement étudiées. Dès lors, l'intention de l'architecte s'exprime d'une façon plus malléable et systématique, pour assurer une permanence, toute relative d'ailleurs, à l'architecture.

Notes

- ¹ Francis D. Klingender, «Art and the Industrial Revolution», 2nd revised edition, London 1968, pp. 45–47.
- ² «Jahrbuch des Deutschen Werkbundes», 1912, Vorwort, p. III.
- ³ «Jahrbuch des Deutschen Werkbundes», 1913, p. 13.
- ⁴ ibidem, pp. 59–61.
- ⁵ «De Stijl Manifest 1», in Ulrich Conrads «Programme und Manifeste zur Architektur des 20. Jh.», Berlin/Frankfurt/Wien, p. 36.

- ⁶ J. J. P. Oud, «Art and Machine», De Stijl, vol 1, N° 3 (4), pp. 25–27, in Hans L. C. Jaffé, «De Stijl», London 1970, p. 97.
- ⁷ Reyner Banham, «Theory and Design in the First Machine Age», London 1960, pp. 197–198.
- ⁸ Pour une tentative de biographie raisonnée, cf. Ellen J. Schwartz, «Frederick Kiesler: His Life, Ideas and Works», MA Thesis, University of Maryland, 1970 (script).
- ⁹ Le Film Guild Cinema, 8th Street, New York City, projet 1928, exécution 1929/30, a été publié dans «Zodiac» 19, 1969, en un numéro largement consacré à l'œuvre de Kiesler.
- ¹⁰ Frederick Kiesler, «Contemporary art applied to the store and its display», New York/London 1930, pp. 42–43.
- ¹¹ L'exemplaire de la National Central Library de Londres n'a été consulté que sept fois de 1931 à 1938, puis à nouveau en 1971.
- ¹² Kiesler, op. cit., p. 39.
- ¹³ Siegfried Giedion, «Space, Time and Architecture», 5th ed., Cambridge, Mass., 1967, pp. 234–243.
- ¹⁴ Werner Sombart, «Das Warenhaus, ein Gebilde des hochkapitalistischen Zeitalters», in «Probleme des Warenhauses», Beiträge zur Geschichte und Erkenntnis der Entwicklung des Warenhauses in Deutschland, ouvrage collectif, Berlin 1928.
- ¹⁵ Kiesler, op. cit., p. 70.
- ¹⁶ Dans son étude typologique «Bauten des Einzelhandels», Zurich/Leipzig 1935, Louis Parnes présente une trentaine de Grands magasins européens et américains, dont certains remontent à l'avant-guerre de quatorze.
- ¹⁷ Kiesler, op. cit., p. 70.
- ¹⁸ ibidem, p. 48.
- ¹⁹ ibidem, p. 49.
- ²⁰ ibidem, p. 48–49.
- ²¹ ibidem, p. 49.
- ²² ibidem, p. 110.
- ²³ ibidem, p. 71.
- ²⁴ ibidem, p. 71.
- ²⁵ ibidem, p. 122.
- ²⁶ ibidem, p. 73.
- ²⁷ ibidem, p. 74.
- ²⁸ Klingender, op. cit., p. 46.

Die Rolle von Bürgerforen im demokratischen Planungsprozeß am Beispiel des Münchner Forums

Von Karl Assmann

Die Diskussion über die Rolle von Bürgerinitiativen zeigt den Wunsch der Bevölkerung, sich vermehrt an der Planung ihrer Umwelt zu beteiligen. In Anlehnung an die Publikation von Thesen zur Frage der Partizipation (siehe werk 7/1972, S. 417–418) veröffentlichen wir den nachstehenden Artikel von Karl Assmann, München.

Im Frühjahr 1965 setzten Architekturstudenten der Technischen Hochschule München gegen den anfänglichen Widerstand der Professorenschaft eine Vortragsreihe unter dem bezeichnenden Titel «Wenn wir weiterbauen wollen ...» durch. Der Titel verriet bereits damals, als an unseren Hochschulen noch sogenannte «Ruhe und Ordnung» herrschten, Besorgnis, Unbehagen und Unruhe:

– Besorgnis über eine Architektur, die an den Bedürfnissen des Menschen und an den sozialen Forderungen der Stadtplanung vorbeibaut.

– Unbehagen über eine Architekturausbildung, die sich weder an den Problemen der Zeit, noch an den Zukunftsaufgaben orientiert, und Unruhe über eine Umweltentwicklung, die zu einer rapiden Verschlechterung der urbanen Umweltqualität führen muß.

Fünf engagierte Verfechter des industrialisierten Bauens – Jean Prouvé, Konrad Wachsmann, Max Mengerlinghausen, Yona Friedmann und Eckard Schulze-Fielitz – entwickelten vor einer großen Zuhörerschaft ihre Gedanken über neue Planungs- und Konstruktionsmethoden.

Ort der Handlung war der stets überfüllte Vortragssaal des Münchner Bauzentrums, einer damals gerade neu erbauten ständigen Baumusterschau, am Münchner Messegelände.

Die durch diese Ortswahl hergestellte breitere Öffentlichkeitsbasis (die Räume der TH versagte man den Studenten), verhalf der studentischen Initiative zu einem unerwarteten Publikumerfolg und zu einer weit über München hinausreichenden Publizität.

Dieser Widerhall in der Bürgerschaft, von einer aufgeschlossenen Lokalpresse lebhaft unterstützt, bewog den Trägerverein des Münchner Bauzentrums, der an einer besseren Besucherfrequenz des etwas cityfernen Hauses interessiert war, derartige Veranstaltungen künftig regelmäßig fortzusetzen. So wurde unter dem Titel «münchner bauforum» eine Vortragsserie mit festem Programm eröffnet, deren redaktionelle Leitung Jan Kim Wallenborn übertragen wurde.

Nach einigen Vortragsabenden mit allgemeiner Problematik stieg das Publikumsinteresse sprunghaft an, als spezielle Münchner Probleme zur Diskussion gestellt wurden.

Von der Vortragsreihe zum institutionalisierten «Münchner Forum»

Der erste Forumsabend im Winterprogramm 1966/67 zum Thema «Großflughafen München» erhitze stark die Gemüter und begründete den damals noch unerhörten Diskussionsstil der kritischen Konfrontation. Als dann die erste große Protestbewegung gegen die amtliche Verkehrsplanung am Münchner Altstadttring, bekannt als der «Fall Prinz-Carl-Palais», sich zu formieren begann, war es fast selbstverständlich, daß das «bauforum» die öffentliche Plattform dieses Protestes wurde. Weit über tausend Teilnehmer überfluteten mehrmals die große Halle und die Emporengeschosse des Bauzentrums, und in der städtischen Verwaltungsbürokratie standen die Alarmzeichen auf Sturm: Der Chef des Baureferats übernahm vorsorglich den Vorsitz im Trägerverein des Bauzentrums. Der Eklat ließ nicht lange auf sich warten. Eine Veranstaltung über die wissenschaftlichen Grundlagen des Münchner Stadtentwicklungsplans führte zu einer ungewohnt heftigen Konfrontation zwi-

schen der planenden Verwaltung und den seinerzeitigen wissenschaftlichen Beratern. Man zog die Konsequenz: das «bauforum» sollte sterben. Die Räume wurden aufgekündigt, der leitende Redakteur wurde fristlos auf die Straße gesetzt. Das offizielle Dementi auf eine entsprechende Pressenotiz, man wolle das «bauforum» solange weiterführen, «wie ein Interesse seitens Architektenschaft, Industrie, Planungsbehörden und der Öffentlichkeit besteht», war blanker Zynismus. Trotz zahlreicher Proteste in der Öffentlichkeit und der Presse war niemand bereit, das «bauforum» in der bisherigen kritischen Form weiterzuführen. Daraufhin bildete sich aus dem engeren Teilnehmerkreis eine Art Schutzgemeinschaft mit dem Ziel, die Weiterführung der Diskussionen zu gewährleisten. Aus der Vortagsreihe wurde der eingetragene Verein «münchener bauforum». Aber bereits nach der ersten, sehr turbulenten Veranstaltung des neuen Vereins über den damals hochumstrittenen Olympia-Wettbewerbsentwurf der Architekten Behnisch und Partner stand eindeutig fest, daß die Industrie künftig keine Mark mehr für eine derartige Politisierung der öffentlichen Meinung beisteuern würde. So suchte der Verein nach unabhängigeren Partnern, und man glaubte, diese in der lokalen Presse gefunden zu haben. Nachdem die Finanzierungsverhandlungen rasch zu einem Zwischenergebnis führten, schaltete sich überraschend wieder die Stadt München ein und bot die «große Lösung» an.

Ein Forum auf breiter Basis, mit dem Stadtrat als Hauptfinanzier, aber ohne Einflußnahme von seiten des Rates und der Verwaltung. Da diese Lösung trotz der darin enthaltenen Gefahren als die für alle Beteiligten günstigste erschien, beschloß man im April 1968 die Gründung des Münchner Forums als «Münchner Diskussionsforum für Entwicklungsfragen e.V.», in dem das «münchener bauforum» als Gründungsmitglied fungierte, ohne jedoch bis heute die eigene Vereinsform aufgegeben zu haben.

Rückschauend läßt sich heute sagen, daß sich diese Lösung trotz der erheblichen Anlaufschwierigkeiten bewährt hat und daß auch in Zukunft eine einigermaßen sinnvolle Wirksamkeit in diesem Rahmen realistisch erscheint.

Die Gründungsmitglieder des Münchner Forums waren die Stadt München, zwei Zeitungsverlage, die beiden Wirtschaftskammern (IHK und HK), die Architekten- und Ingenieurverbände, eine Gruppe von Lehrstuhlinhabern von TU und Universität, der DGB-Kreis München, der Planungsverband Äußerer Wirtschaftsraum München und last, not least das «münchener bauforum». Als Rechtsform wählte man nach sorgfältiger Sondierung den «eingetragenen Verein», da das deutsche Stiftungsrecht wenig Spielraum für einen demokratischen Organisationsaufbau läßt.

Unserem damaligen Hauptanliegen, eine direkte Beeinflussung der Forumsarbeit über die Finanzierung auszuschalten, wurde durch eine besondere organisatorische Maßnahme (ein Novum im deutschen Vereinsrecht) Rechnung getragen: Die Gründungsmitglieder sind zwar die Träger und Finanziers des Forums, dürfen aber in die Programmgestaltung und die Arbeit des Forums nicht direkt eingreifen. Kapitalbeschaffung und Programmgestaltung sind zwei voneinander unabhängigen Gremien übertragen worden: der rechtlich vorgeschriebenen Mitgliederversammlung auf der einen und dem Programmausschuß auf der anderen Seite. Die in der

1
Das Forum wird zum Tribunal. Die Münchner Stadtplanung im Kreuzfeuer auf einer Diskussionsveranstaltung des Münchner Forums



Mitgliederversammlung repräsentierten Träger stellen die Finanzmittel jährlich pauschal dem Programmausschuß zur freien Verfügung. (Der durchschnittliche Jahresetat belief sich bisher auf etwas über 200 000 DM und kann unter den derzeitigen Wirkungsmöglichkeiten als ausreichend angesehen werden.)

Wie sieht die Organisation aus?

Die eigentliche demokratische Basis des Forums aber bilden die Arbeitskreise, zu denen jeder freien Zutritt hat. Bereits nach dreimaliger Anwesenheit ist man in einem Arbeitskreis stimmberechtigt. Jeder Arbeitskreis wählt einen Sprecher oder Vorsitzenden, der diesen im Programmausschuß vertritt. Dieser setzt sich aus engagierten Persönlichkeiten des öffentlichen Lebens zusammen, von denen eine gewisse Anzahl jährlich ausscheidet und durch Kooptation ergänzt wird. Dieses Verfahren sollte eine Stagnation dieses Gremiums verhindern.

Die Arbeitskreise bestimmen selbst die Thematik, das Vorgehen und die Verwertung ihrer Arbeiten, das heißt, sie stellen ihren eigenen Finanzplan auf, machen eigene Materialsammlungen oder beauftragen Fachleute, geben Presseerklärungen und Flugblätter heraus, organisieren Veranstaltungen und verfassen Dokumentationen. Zur Koordination dieser Aktivitäten ist ein Ausschuß eingesetzt, dem die Sprecher der Arbeitskreise, die Vorsitzenden der Programmausschüsse und der Sekretär angehören. Der Koordinationsausschuß ist das Bindeglied zwischen dem Programmausschuß und den Arbeitskreisen und stellt die demokratische Funktionsweise der Arbeitskreise sicher. Das Sekretariat erledigt die laufenden Geschäfte und unterstützt die Tätigkeit der Arbeitskreise, also weder

der Programmausschuß noch das Sekretariat reglementieren die Initiative der Arbeitskreise. Selbstverständlich sind auch Initiativen einzelner Personen möglich und üblich, da praktisch jeder Bürger seinen eigenen Arbeitskreis bilden kann. Anfangs hatte man starke Bedenken gegen diese sehr freie Regelung, die durch eine neben der Satzung bestehende Geschäftsordnung festgelegt ist. Aber die Praxis hat gezeigt, daß weder die Zahl der Arbeitskreise noch der Arbeitsstil in eine Anarchie ausartete. Man hat sich inzwischen daran gewöhnt, daß vom Forum nicht nur kritische, sondern auch recht vielgestaltige Stellungnahmen und Aktionen ausgehen.

Dies ist in groben Umrissen der Aufbau des Münchner Forums, so wie er sich bis heute in der Praxis entwickelt und als funktionstüchtig erwiesen hat.

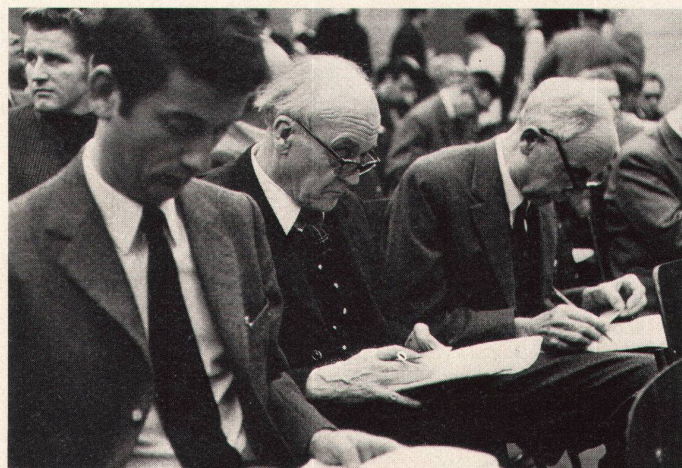
Ziel: Demokratisierung des öffentlichen Bewußtseins

Trotz des immensen Aufwands an Fleiß, Papier und Initiative kann man jedoch nicht behaupten, daß allein schon durch diese Aktivität eine Demokratisierung des öffentlichen Bewußtseins oder gar der Verwaltungsarbeit in spürbarem Maß erreicht worden wäre. Das Beispiel der Wochenzeitung «Publik», die angeblich am «katholischen Milieu» gestorben ist, zeigt deutlich, welche engen Grenzen einer kritischen Öffentlichkeitsarbeit in der BRD gesetzt sind.

Wenn das Münchner Forum nicht mehr am sogenannten «demokratischen Milieu» verkümmern muß, so verdanken wir das allein der Tatsache, daß es sich inzwischen etablieren konnte und eine ganze Reihe von sozialpolitischen Rollen übernommen hat, die andere Institutionen noch nicht oder nicht mehr wahrnehmen können.



2



3

Bürgerforen sind wie jede andere Einrichtung recht ambivalente politische Instrumente, die sich sowohl zur ideologischen Verschleierung der Realitäten, also zur Verhinderung von bürger-naher Politik und Demokratie, als auch zur Förderung des Problembewußtseins und der demokratischen Kontrolle von unten einsetzen lassen. Daher liegt die Hauptgefahr für die Arbeit der Bürgerforen im mangelnden beziehungsweise falschen Demokratieverständnis seitens der Politiker, der Verwaltung, der Interessengruppen, der organisierten Öffentlichkeit, wie Presse, Rundfunk und Fernsehen, und der Bürgerschaft.

Mangelndes oder falsches Bewußtsein beruht bekanntlich auf jenen (bewußten oder unbewußten) Ideologien, die die Wirklichkeit verdecken, verzerren und verfälschen. So ist bereits die oberste Maxime unserer Demokratien, die da postuliert, daß alle Staatsgewalt vom Volke auszugehen habe, eine ideologische Fehleinschätzung der realen Gewaltenteilung und den begrenzten Möglichkeiten volkmäßiger Willensbildung. Denn Macht hat zwei Aspekte: die Exekutivgewalt auf der einen und die Kontrollgewalt auf der anderen Seite. Selbst in der Wirtschaft wird Exekutivgewalt fast gänzlich delegiert, das Kontrollrecht dagegen – soweit es sich nicht reglementieren läßt – von den Aktionären voll in Anspruch genommen. Nur im Staate und in den Kommunalverwaltungen muß der Bürger sowohl die Verfügungsgewalt als auch das Kontrollrecht delegieren. Daß dieser Zustand auf die Dauer unhaltbar ist, zeigt der wachsende Machtmißbrauch, der zwangsläufig immer dann eintreten muß, wenn die beiden Machtinstanzen zusammenfallen, wenn die Machthaber sich selbst kontrollieren. Denn Kontrolle ist, soweit diese nicht streng reglementiert werden kann, im Gegensatz zur Exekutivgewalt nicht delegierbar.

Durch eine entsprechende Organisation des Entscheidungsprozesses kann die Kontrolle aller reinen Reproduktionsprozesse automatisiert, das heißt als selbstregulierende und selbstkontrollierende Einheit organisiert werden. Nur diese Systeme selbst und die Innovationsbereiche müßten einer direkten Kontrolle durch den Bürger unterworfen sein. Wenn man sich vergegenwärtigt, wie relativ klein selbst in der dynamischen Industriegesellschaft der Anteil der Innovationen im Verhältnis zur reinen Reproduktionsleistung ist, dann wird wohl auch dem letzten Zweifler klar werden müssen, daß direkte Demokratie im Innovationsbereich, also an so entscheidenden Stellen

wie der Zukunftsplanung, keineswegs eine ferne Utopie sein müßte.

Aus diesem Demokratieverständnis, wie ich es skizziert habe, läßt sich unschwer eine der Hauptrollen der Bürgerforen bestimmen: die demokratische Kontrolle von unten im kommunalen Bereich der Planung zu ermöglichen.

Was ist überhaupt Planung, und wie läßt sich diese kontrollieren?

Der Bereich der Planung gleicht heute mehr einem ideologischen Schlachtfeld als einem demokratischen Prozeß. Wenn Planung nämlich als Prozeß ablaufen soll, dann muß diese auch als Prozeß verstanden und organisiert werden.

Prozeßplanung oder, wie man es auch zu nennen pflegt, die Planung der Planung umfaßt die vier Bereiche des wissenschaftlichen Erkennens, des demokratischen Wertens, des politischen Wollens und des praktischen Handelns.

Auf den städtischen Problembereich übertragen lautet dann dieser Regelkreis:

Stadtforschung, Stadtentwicklung, Stadtplanung, Städtebau mit erneuter Rückkopplung zur Forschung. Demokratische Kontrolle muß uneingeschränkt, jedoch mit wechselnder Intensität, in allen vier Problembereichen stattfinden können.

Die Rolle der Bürgerforen als Kontrollelemente der kommunalen Entwicklungsebene läßt sich danach wie folgt differenzieren:

Kontrolle der Stadtforschung

Hierbei geht es nicht allein um die kritische Analyse der Forschungsprogramme, sondern auch um die kritische Durchleuchtung der Forschungsgrundlagen, der Forschungsmethoden und des zugrunde gelegten Datenmaterials. Bereits die Entscheidung, welche Daten relevant sind und welche unterschlagen werden können, ist eine politische Wertung und darf nicht allein den Experten überlassen bleiben.

Kontrolle der Stadtentwicklung

Der Bereich der Stadtentwicklung umfaßt die Ausarbeitung von alternativen Modellen und Programmen grundsätzlicher Art, das heißt den Bereich der politischen Vorentscheidungen.

Da ein dem Rat der Stadt zur sogenannten Entscheidung vorgelegtes Projekt in der Regel

2 Das Forum als Wahlarena. Öffentliche Präsentation der Kandidaten für den Münchner Stadtbauratsposten im Münchner Forum

3 Der mündige Bürger. Bürger beim stadtplanerischen Entscheidungsspiel «IDEALOPOLIS»

Photos: 1, 3 Herbert Seiler, München-Germering; 2 Photo-Dix, München

bereits zu 99, . . . % durch meist nicht mehr reversible Vorentscheidungen vorbelastet ist, verbleibt dem Stadtrat oder den Stadtverordneten bestenfalls noch ein Vetorecht. Dieses Vetorecht ist zwar ein sehr wichtiger Bestandteil der demokratischen Praxis, vor allem wenn es wie in der Schweiz von der Bürgerschaft ausgeübt werden kann, jedoch eine sinnvolle und demokratische Kontrolle der entwicklungsbestimmenden Entscheidungen ist dadurch nicht mehr gewährleistet. Im Bereich der kommunalpolitischen Vorentscheidungen liegt also noch ein weitgehend ungenutztes Demokratisierungspotential. Daher liegt auch im Wertungsbereich das eigentliche Betätigungsfeld der Bürgerforen.

Kontrolle der Stadtplanung

Entwicklungsalternativen und Programme können in sehr unterschiedlicher Weise in konkrete Planungen umgesetzt werden.

Es war einer der folgenschwersten Irrtümer des städtebaulichen Funktionalismus, daß man eine eindimensionale Beziehung zwischen Funktion und Form unausgesprochen voraussetzte. Wie leicht zu beweisen ist und durch die Wettbewerbspraxis laufend bestätigt wird, hat jedes Programm zahlreiche Alternativen sowohl auf der Programmebene als noch mehr im konkreten Planungsbereich. Dennoch tun wir so, als gäbe es nur ein richtiges Programm (Programmwettbewerbe finden so gut wie gar nicht statt) und eine einzige optimale Planungslösung. Jede Programmwahl ist eine sozialpolitische Wertung, und jeder Transformationsakt bedarf der demokratischen Kontrolle.

Kontrolle des Städtebaus sowie der gesamten vom Menschen gestalteten städtischen Umwelt

Wert und Unwert von Zielen, Programmen und Planungen lassen sich endgültig erst in der Praxis und Realität kontrollieren. Daher ist dieser Kon-

trollbereich der wesentlichste, denn von hier aus muß wieder die Rückkopplung zur Forschung erfolgen, wenn der Regelkreis sich schließen und wirksam werden soll. Aber gerade in diesem Bereich findet heute eine demokratische Kontrolle weitgehend nicht statt, wenn man von den zwar immer zahlreicher werdenden Bürgerinitiativen absieht, die jedoch mehr eine Protestaktion als eine Kontrollfunktion darstellen.

Was sind Bürgerinitiativen?

Bürgerinitiativen sind ein wesentliches Element der Demokratie, und ihre Rolle ergänzt diejenige der Bürgerforen in unverzichtbarer Weise. Daher möchte ich hier etwas näher darauf eingehen: Bürgerinitiativen sind zurzeit noch weitgehend spontane Reaktionen und Protestaktionen gegen etwas und entwickeln erst in späteren Stadien Initiativen für eine Alternative oder eine echte Problemlösung. Daher sind diese Rebellionen zunächst meist formlose Aktionen, die ohne konkrete Ziele oder genauere Kenntnis der Problemlage sich gegen eine bereits vollzogene Entwicklung oder eine rollende Planung wenden und aufbegehren. Doch selbst dort, wo diese Ansätze nicht schon in den Anfängen scheitern, sind Bürgerinitiativen sowohl von der konkreten städtebaulichen als auch von der sozialpolitischen Seite her starken Widerständen ausgesetzt und vom sogenannten demokratischen Milieu her bedroht. Auch die psychische Belastung der Akteure darf nicht unterschätzt werden, wenn der konkrete Erfolg ausbleibt und die Frustrationen überhandnehmen. Dennoch erstaunt es immer wieder, daß die meisten Teilnehmer von gewissen Protestaktionen ihr erfolgloses Engagement keineswegs als sinnlos ansehen, sondern im Gegenteil darin gerade die Grundlage einer früher nie gekannten Identität, eines neuen Bewußtseinsstolzes und eines anderen Selbstwertgefühls entdecken. Der Lernerfolg und die Freilegung einer neuen Realität, auch wenn diese Demaskierungen und Desillusionierungen schmerzhaft und konfliktreich sind, werden bewußt erlebt und vermitteln gleichsam das Gefühl einer unabhängigen neuen Legitimität gegenüber den in Frage gestellten Autoritäten.

Bürgerinitiativen können überhaupt nur ihre Ziele erreichen, wenn diese rechtzeitig im Vorentscheidungsbereich einsetzen können, also bevor endgültige Ziele gesetzt, die Programme und Pläne entschieden und die Reglemente und Ausführungsbestimmungen verabschiedet sind. Eine Plan- oder Gesetzesänderung ist ungleich schwieriger als die Durchsetzung einer Alternative, wenn noch alles offen ist. Bürgerinitiativen sollten die gesamte Rollenskala der Bürgerforen umfassen und ergänzen, denn die Demokratie lebt von diesen direkten Impulsen. Weiter kann man sagen, daß Bürgerinitiativen in der Regel kurzfristige Ziele verfolgen, während Bürgerforen auch Grundsatzprobleme und langfristige Ziele angehen können.

Bürgerforen und Bürgerinitiativen zwischen Ideologie und Utopie

Die bestgemeinte Aktion kann ohne Wollen und ohne Wissen der Akteure umpolt werden und genau das Gegenteil von dem bewirken, was ursprünglich beabsichtigt wurde. Die demokratische Utopie kann auf ihrem Weg zur Realisation

4
Rollenkatalog zu-
sammengestellt
durch das
«Münchner Forum»

Rolle	Ideologie			Utopie		
	-1	±0	+1	-1	±0	+1
Alibifunktion						
"Schuttbladeplatz" für unbequeme Probleme						
"Narrenbühne": (Man darf zwar die Wahrheit sagen, wird aber nicht ernst genommen)						
Parlament des kleinen Mannes						
"Schwatzbude"						
Beschäftigungstherapie für Querulanten						
Manipulationsinstrument						
Herstellen von Massenloyalität (Identifikation)						
PR-Organ für die Stadt						
Propaganda-Institut für Parteien						
Aushängeschild für Politiker (Münchner Modell)						
Kritische Öffentlichkeitsarbeit						
"Transmissionsriemen" der Verwaltung						
Verhandlungspotential (bargaining power)						
Rechtfertigungsgremium						
Institutionalisierung des Konflikts						
(Plan - Gegenplan-Verfahren)						
(Gegeninformation)						
Konfliktregulierung ("Frühwarnsystem")						
(Erkennen der Konfliktstellen)						
(Erkennen der Konfliktpartner)						
Integration der Kritik						
Destruktion der Kritiker						
(Kanalisation und Umfunktionierung)						
"Ventilfunktion" (Dampf ablassen)						
Meinungsmacher (opinion leader)						
Legitimationslückenschliesser, -büsser						
Problematisierung der gebauten Umwelt						
Demokratisierung der Planung						
Politisierung der Bürger						
Aktivierung zur Selbsthilfe						
Kontrollfunktion						
Herstellung von Öffentlichkeit						
(Forum, Plattform)						
Herstellung von Publizität						
(Infos, Dokumentationen)						
Partizipationsmodell						
Mitbestimmung						
Oeffentliches Vorentscheidungsgremium						
Konfrontationsort (Hearing)						
"Mutterschiff" für Bürgerinitiativen						
(Beratung, Finanzierung, Plattform)						
"Lernsystem"						
(Meinungs- und Willensbildung)						
"Sprachrohr" für Interessengruppen						
Reaktivierung kommunaler Subsysteme						
(Bezirksausschüsse, Planungszellen)						
Experimentierlabor (Simulationsspiele)						
Alternativen-Drehscheibe						
Problemorientierte Gruppenarbeit						
Soziale Gruppentherapie (Lustgewinn)						
"Gemeinwesenarbeit"						
Planungsadvokat (Offene Planung)						
Wettbewerbszwang für Ideen und Argumente						
Vorklärung von Grundsatzfragen						
Transparentmachen von Planung						
Ideologiekritik						
Informationsmarkt						
"Träger öffentlicher Belange"						
4						

in demagogische Ideologie umschlagen beziehungsweise dazu mißbraucht werden, wenn nicht der gesamte vorhin geschilderte Regelkreis menschlichen Denkens und Handelns bewußt gemacht und damit kontrollierbar wird.

Menschliches Handeln und sozialpolitische Initiativen orientieren sich aber nicht nur an den Bedürfnissen des Einzelnen, sondern in zunehmendem Maße an den kollektiven Wunschvorstellungen. Diesen sozialpsychologischen Tatbestand hat die Soziologie bisher nahezu übersehen oder zumindest unterschätzt. Als Planungsberater scheitern die Soziologen nicht zuletzt gerade deshalb, weil sie nur nach den Bedürfnissen fragen und die sozialen Wünsche in das Reich der Utopie verbannen.

Dabei besteht, wie unter anderem Karl Mannheim nachgewiesen hat, nicht nur ein enger Zusammenhang zwischen Ideologie und Utopie, sondern auch unser gesamtes Werten, unsere Wertsysteme, Zielsetzungen und die rationale Kontrolle unserer Entscheidungen sind davon abhängig, welche Utopien eine Gesellschaft erträgt und duldet beziehungsweise ideologisch mißbraucht. So kann man auch die Rollen von Bürgerforen und Bürgerinitiativen danach beurteilen und bewerten, inwieweit diese mehr ideologischen oder utopischen Charakter haben.

Der auf Seite 669 abgebildete Rollenkatalog gibt die Funktionen des Münchner Forums anhand der bisherigen Praxis teilweise wieder, das heißt auf Grund des bisherigen Selbstverständnisses und der Intentionen der Träger, der Akteure und der Gegenspieler.

Eine Rolle ist als ideologisch zu bewerten, welche zur Fehleinschätzung der realen Situation und damit zu Fehlverhalten und zu Fehlhandlungen führen kann. Utopisch sind dagegen systemtranszendente und systemtransformierende Zielkomplexe, die noch nicht realisierbar erscheinen.

Auf der Skala mit den beiden Polen (-1) und (+1) bedeutet der negative Endpunkt die reine Ideologie in Form der bewußten Lüge und Demagogie, der positive Endpunkt steht für die unerreichbar ferne Utopie oder noch unerfüllbare Wunschvorstellung. Da die konkreten Rollen gewöhnlich weder reine Ideologie noch reine Utopie sind und oft in beide Bereiche ambivalent hineinreichen, kann man diesem Tatbestand auf der Skala rechts Rechnung tragen.

So ist zum Beispiel bereits die Alibifunktion von Bürgerforen nicht rein negativ zu sehen, da gerade aus diesem Umstand ein nicht zu unterschätzendes Verhandlungspotential (bargaining power) resultiert. Umgekehrt ist das Verhandlungspotential in Form einer Kooperation mit der politischen Verwaltung nicht allein positiv einzuschätzen.

Planen und Bauen für Betagte

Symposium in Davos
vom 18./19. September 1972

Ein Bericht von Conrad U. Brunner

Das Altersproblem ist kein greifbar-physisches, sondern vielmehr ein psychisch-emotionelles und soziales Problem. Tatsache ist, daß sich in der Schweiz der 10%ige Anteil der Betagten an der Bevölkerung in den letzten 30 Jahren nicht wesentlich vermehrte und unsere Lebenserwartung in dieser Zeit nur noch unmerklich angestiegen ist und daß dank verbesserter medizinischer Pflege mehr Betagte länger leben.

Die Diskrepanz der Erwartungen der meist aus öffentlichen Ämtern und Fürsorgestellen stammenden rund 250 Teilnehmer und der Haltung der Referenten war offensichtlich: die letzteren versuchten mit unterschiedlichem Niveau der trockenen Materie allgemeinverbindliche und wesentypische Gedanken abzurufen. Unter den sorgfältig ausgewählten und in ihrer Spezialität untereinander abgestimmten Referenten kristallisierte sich der Gedanke, daß sich die Problemlösung nicht durch bauliche Maßnahmen bewerkstelligen läßt. Die aus der praktizierten Theorie in verschiedenen Disziplinen gewonnene Erkenntnis scheint noch nicht in das öffentliche Bewußtsein eingedrungen zu sein. Man erhofft sich noch immer Heil durch den Bau verbesserter Altersheime, durch die Subventionierung von Alterssiedlungen. Noch steht die Vorstellung vom ruhigen Alter, von der Fürsorge aus Dankbarkeit im Vordergrund.

Die Diskussion blieb aus

Die Diskussion, als wichtigster Teil der geistigen Auseinandersetzung mit den Thesen und Vorschlägen, fand nicht statt. Es blieb bei der faktischen Datenvermittlung, der einseitigen unkoordinierten Stellungnahme und der selbstgefälligen Annahme, alles sei auf dem richtigen Weg. Kommunikation und Bildung sind zwei zentrale Probleme des Fragenkomplexes der Betagten. Das Symposium konnte dem Fragenkomplex nicht gerecht werden. Das Potential der Teilnehmer wurde nicht aktiviert, und selbst die Referenten wurden nur routinemäßig engagiert. Die meisten Referate wären durchaus zum vorgängigen Studium geeignet gewesen, um Zeit und Aufmerksamkeit der damit besser vorbereiteten Teilnehmer für die aktive Mitarbeit in Arbeitsgruppen und Diskussionen zu gewinnen.

Die gesellschaftlichen Probleme der Betagten

Im Eröffnungsreferat von Prof. Peter Atteslander, Augsburg, wurden die gesellschaftlichen Probleme der Betagten erläutert. Er prägte den Begriff des «sozialen Lastesels» für den verhältnismäßig abnehmenden erwerbstätigen Bevölkerungsanteil, der die zunehmenden Lasten der betagten Bevölkerung zu tragen hat. Die Überalterung ist in diesem Zusammenhang nicht als reine Vergrößerung des Betagtenanteils an der Gesamtbevölkerung (1960: 10,2% über 65jährig, 1970: 11,4%) zu verstehen, sondern vielmehr als

Symposium 1972



eine Überlagerung der verschiedenen demographischen Phänomene, wie längere Lebensdauer, Geburtenrückgang, längere Ausbildungszeit und früheres Ausscheiden aus dem Erwerbsleben. Das Altersproblem tritt in einzelnen Bevölkerungsgruppen verstärkt zutage (alleinstehende Betagte, vor allem alleinstehende Frauen). Paradoxerweise sind Angehörige des Mittelstandes stärker betroffen. Für den Lebensunterhalt der Bedürftigen wird von Staates wegen gesorgt; die wohlhabenden Schichten können mit eigenen Mitteln für ihre Altersvorsorge aufkommen.

Es geht um die geistige Aktivierung der Betagten

Im Vordergrund steht die stereotype Beurteilung der Alten durch die Gesellschaft, die im wesentlichen deren Selbstbewußtsein beeinträchtigt. Ihre effektiv verringerte Leistungsfähigkeit, die aber durch angepaßte regelmäßige Beanspruchung – physisch und psychisch – trainingsfähig wäre (Prof. B. Steinmann, Bern), leidet unter dem sozialen Vorurteil. Die aus der Konfliktlosigkeit entstehende Resignation und Teilnahmslosigkeit ist häufig auf die unbewußte Vorstellung des «ruhigen geruhsamen Alters», der «wohlverdienten Ruhe» (Oskar Kübler, Lenzburg) zurückzuführen. Das plötzliche Ausscheiden aus der Vita activa nach der Pensionierung ist wesentlich an der verstärkten geistigen und körperlichen Alterung der Betagten beteiligt. Es ist klar, daß in diesem Problemkreis bauliche Fragen nicht im Vordergrund stehen können, das heißt, daß das Problem vielmehr in das Fachgebiet der empirischen Sozialforschung und der Sozialmedizin gehört. Tatsächlich liegen in diesen Forschungsgebieten wie auch in der quantitativen Erfassung der Sozialdaten der Betagten in der Schweiz noch große Lücken vor. Gerade mit unserem überholten Volkszählungssystem, das sehr langsam wohl genaue Resultate eines Zustandes liefert, bleibt eine Lücke mit Hilfe des Mikrozensus, einer Repräsentativbefragung mit 95%iger Genauigkeit in sehr kurzer Zeit, zu schließen.

70 bis 80% der Bevölkerung über 65 Jahren sind weder hilfs- noch pflegebedürftig und leben im eigenen, selbständig geführten Haushalt. Diese Bevölkerungsgruppe wird meist bei der Betrachtung des Gesamtproblems vernachlässigt. Wenig wird für ihre geistige Aktivierung und Reaktivierung unternommen. Die Zufriedenheit der Betagten ist proportional zu ihrer Aktivität. Es gilt, Großeltern neu zu entdecken, Alters-